

commodément la cour. Savent-elles que nous sommes maître et disciple ?

Ulrique riait toujours, montrant ses dents blanches, les yeux étincelants de plaisir, attendant la réponse de son caustique partenaire. Mais Lord Cannington paraissait fort occupé à pêcher un atome de bouchon dans sa coupe à champagne.

—Les apparences,—fit-il un peu sèchement, sont évidemment contre moi.

—N'ayez pas peur, votre réputation ne sera pas longtemps compromise.

—Et si j'avais envie qu'elle le soit ? demanda-t-il en repoussant son verre et regardant fixement Ulrique.

Il y avait quelque chose de si extraordinaire dans son expression qu'Ulrique demeura surprise, attendant un complément d'explication.

—Écoutez,—dit Lord Cannington, en parlant de son ton de conversation ordinaire,—vous avez appris beaucoup depuis que j'ai commencé à vous instruire, mais en définitive ces vieilles dames de là-bas ont vécu plus longtemps dans le monde que vous, et, par conséquent, en savent davantage. Elles pensent que je vous ai amenée ici pour vous faire la cour ; en cela elles se trompent et il est toujours de mauvais goût qu'un vieillard fasse la cour à une jeune femme ; mais au fond elles ont raison. Je vous ai emmenée ici pour... comment dirions-nous?... pour vous proposer un arrangement qui, je l'espère, obtiendra votre approbation. Sincèrement, voyons, auriez-vous une répulsion insurmontable à m'épouser ?

Ulrique, ébahie, le regardant les yeux grands ouverts, sans trouver un mot, il continua avec calme :

—L'idée est surprenante à première vue, je l'admets, mais considérez-la attentivement et le ridicule disparaît. Si nos âges ne concordent pas, il n'en est pas de même de nos idées. J'ai soixante-cinq ans, mais ce que j'ai à vous offrir n'est nullement à dédaigner : un des plus anciens titres d'Angleterre et une liberté d'action absolue... remarquez bien cela... une liberté sans laquelle une femme de votre caractère ne trouverait qu'une pauvre jouissance dans la vie, et une liberté qu'un mari plus jeune ne vous accorderait certainement pas. Vous voyez que vous ne seriez pas tant à plaindre... ni moi non plus, comme vous allez voir. Je vous ai dit que je n'ai pas l'intention de vous faire la cour ; mais je suis connaisseur en beauté, et j'affirme que vous êtes la plus merveilleuse femme que j'aie jamais vue. Si je puis arriver, avec mon titre, à acheter le luxe d'une jolie femme, pourquoi ne le ferais-je pas ? Surtout si cette jolie femme possède une imposante fortune qui, convenablement administrée, nous permettra à tous deux d'extraire de la vie la plus large somme possible de jouissances ?

Ulrique, les sourcils froncés, s'était reculée toute droite sur sa chaise. "Vous me demandez de vous épouser?... " dit-elle d'un ton brusque dès qu'il eut fini de parler.

Le marquis inclina la tête.

—J'ai pris la liberté de vous soumettre cette idée pour que vous y réfléchissiez à loisir. Prenez votre temps : je

m'en voudrais, malgré mon impatience, de paraître presser votre décision."

Sans ajouter un mot, Ulrique se leva, et, laissant ses gants et son éventail sur la table, elle traversa la salle à demi vide, passa devant les douairières attentives, puis, arrivée au corridor, elle s'arrêta un moment pour regarder autour d'elle d'un air égaré. Quelque chose de l'ancien sentiment d'animal traqué d'autrefois s'était de nouveau emparé d'elle. Le souvenir de ses rencontres avec le baron Bernersdorf, de son indignation contre Franzl, de sa fuite de la maison du paysan, revenait à son esprit d'une façon confuse, mais rien dans le passé ne pouvait être comparé à ce qui venait d'arriver. Ainsi cet homme aussi avait poursuivi son but, tout en se moquant de l'égoïsme des autres. Et, en somme, pourquoi pas ? N'était-ce pas là le point culminant même de ses théories ? Pouvait-il y avoir une démonstration plus triomphante de son enseignement que ce dénouement ? Toutes ces pensées jaillirent à la fois du cerveau d'Ulrique pendant l'instant qu'elle s'était arrêtée sur le seuil de la salle du souper. Devant elle, elle vit Rockingham et, à deux pas, Lady Nevyl, aussi pâle que dans sa chambre, avant la fête.

L'apparition d'Ulrique sans gants, sans éventail, et évidemment très troublée, causa un mouvement d'étonnement ; mais aussitôt un bras s'offrit à elle : c'était celui de Rockingham. Elle l'accepta, jetant un regard sur Charlotte, qui ne tressaillit même pas ; il y avait presque même de la satisfaction dans le regard dont elle accompagna Ulrique et Basile tant qu'elle put les voir.

—Faites-moi faire un tour dans le salon,—dit Ulrique à M. Rockingham ; puis, aussitôt, avec un rire amer, elle ajouta :—Savez-vous ce qu'on éprouve quand, après avoir perdu depuis longtemps la foi en Dieu, on perd aussi la foi dans le diable ? je le sais, moi, car cela vient de m'arriver.

—Vous êtes émue,—dit M. Rockingham avec un doux sourire.—Lord Cannington vous aura dit quelque chose qui vous aura contrariée.

—Oh ! presque pas !... Il m'a seulement demandé de l'épouser !

M. Rockingham se mordit la lèvre, mais il eut l'air plus troublé que surpris.

—Il faut qu'il s'y soit pris bien maladroitement pour vous avoir bouleversée ainsi, dit-il tranquillement.

Ulrique regarda Rockingham avec stupeur. Comment, c'était tout !... Cette chose monstrueuse était-elle donc une chose naturelle, qu'elle ne causait pas plus d'indignation ?

—Vraiment,—s'écria-t-elle nerveusement,—je m'étonne que vous ne me demandiez pas si je l'ai accepté ou non !

—Je suis bien sûr que vous ne l'avez pas fait,—dit M. Rockingham à voix basse.

—Sûr ?... Que voulez-vous dire ?

—Rien, fit Rockingham avec un sourire entendu, en montrant la foule attentive dont le voisinage seul l'empêchait de parler comme il l'eût voulu. Il se contenta donc de dire :